

C'est ce qu'on dit au sujet des 53 projets de loi. S'ils ne sont pas tous adoptés, on nous dira sûrement du moins que le discours du trône nous les promettait. Un sage a dit qu'il est futile d'orner la beauté même. Je pourrais, toutefois, signaler certains articles du discours du trône qui m'intéressent particulièrement. Mes collègues veilleront, j'en suis sûr, à réparer tous mes oublis et traiteront avec beaucoup plus de compétence certains des points que je soulèverai.

Tout d'abord, je me réjouis, comme vous tous, de l'aimable allusion à la présence de Sa Majesté aux fêtes de Charlottetown et de Québec l'automne dernier pour commémorer les conférences antérieures à la Confédération. Pour celui qui s'intéresse à l'histoire, il est fascinant de constater que presque chaque jour, de ce temps-ci, marque un anniversaire de quelque étape importante dans le déroulement de ces années qui ont conduit à l'union. Par exemple, il y a 100 ans ce mois-ci, quatre délégués du Parlement du Canada, qui s'appelaient alors le Parlement de la province du Canada, se rendaient en Angleterre apportant avec eux ce qu'on a décrit comme:

... une humble adresse à Sa Majesté la priant de consentir gracieusement à faire soumettre une mesure au Parlement impérial dans le dessein d'unir les colonies du Canada, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, de Terre-Neuve et de l'Île du Prince-Édouard en un seul gouvernement fondé sur les résolutions qui furent adoptées à une conférence de délégués desdites colonies tenue en la ville de Québec le dixième jour d'octobre 1864 ...

Et voilà qu'exactement 100 ans plus tard, on nous dit dans le discours du trône que le Parlement:

... sera invité à approuver une adresse à la Reine pour obtenir que la constitution du Canada puisse être modifiée au Canada, selon les modalités dont il a été convenu ...

entre le gouvernement fédéral et les gouvernements de toutes les provinces.

Il y a une ressemblance frappante entre les deux textes et les deux occasions. On compte aujourd'hui dix provinces. Dans le temps, l'union projetée devait en compter cinq. Deux se sont retirées: l'Île du Prince-Édouard et Terre-Neuve, ce qui en laissait trois.

Honorables sénateurs, alors qu'ils étaient à Londres, ces Pères de la Confédération—Macdonald, Cartier, Galt et George Brown—pouvaient croire que le Nouveau-Brunswick voterait sous peu contre l'union et que le populaire chef de la Nouvelle-Écosse, Joseph Howe, se prononcerait contre la Confédération. Pourtant ils ont persévéré. J'ignore s'ils connaissaient parfaitement les difficultés qui s'annonçaient, mais ils ont poursuivi leur travail avec une résolution, une détermination surpassant la politique et qu'on s'étonne un peu de ne pas trouver aujourd'hui dans certaines façons d'aborder le problème de l'union. Peut-être ont-ils réussi parce qu'ils ne se prenaient pas toujours trop au sérieux.

Il intéressera peut-être les honorables sénateurs d'apprendre ce qu'ils faisaient en Angleterre il y a près d'un siècle jour pour jour de ce mois de mai. Ils voyaient un cheval français remporter le derby. Voici comment sir John A. raconte le fait.

Nous nous rendîmes tous à Epsom en compagnie de Russell, du *Times*, par la route, pour voir les amusements. Russell m'invita (il n'y avait de place que pour une personne) au stand de M. Wheatley (le grand marchand de vin) qui était juste vis-à-vis de la suite royale. Lorsque Gladiateur toucha la ligne d'arrivée, devançant le second cheval de la longueur de ses narines, j'aurais pu jeter mon mouchoir sur sa tête... Sur le chemin du retour à la maison, nous avons eu beaucoup de plaisir; même George Brown, un vieux sage, se mit de la partie. Je lui achetai une petite sarbacane de poche et un sac de pois, et il se mit à viser les gens sur l'impériale des autobus et lança beaucoup de pois sur le chemin du retour. Russell était aussi très amusant. Durant la randonnée, à un arrêt, il se mit à déclamer devant une foule étonnée, faisant un discours à la Jack Cade. Marchant à grands pas vers un agent de police stupide, il s'exclama tout à coup et avec beaucoup de vivacité, en lui saisissant le bras: «La multitude est-elle apaisée?» «Ah! non, non, monsieur, plus de pois; ne leur lancez plus de pois! Ils en ont déjà eu assez,» lui fut-il répondu.

J'ai joué vingt guinées sur cette course, la seule sur laquelle j'aie jamais parié. Plusieurs d'entre nous constituèrent un pari mutuel d'une guinée par course. Galt tira le favori, Gladiateur; je tirai The Field. «Tu es un garçon chanceux», dis-je à Galt. «Je n'en sais rien, répondit-il. Il y a quatorze chevaux qui participent à la course, et c'est une grande chance si l'un d'entre eux n'arrive pas avant les autres.» «Ma foi, dis-je, je vais faire un